

HOMÉLIE 11

«Quand Dieu fit sa promesse à Abraham, ne pouvant pas jurer par un être supérieur, il jura par lui-même, en disant : *Je te bénirai, oui, je te bénirai et je multiplierai ta race.* C'est ainsi que par une courageuse patience le juste acquit les biens promis. Les hommes jurent par quelqu'un de plus grand qu'eux; et toute controverse finit, toute vérité s'affirme par le jurement.»

1. Après avoir fortement réprimandé les Hébreux et les avoir frappés d'une vive crainte, Paul en vient à les consoler, en leur donnant d'abord des éloges, et puis d'une manière encore plus efficace, en leur assurant qu'ils obtiendront l'accomplissement de leurs espérances. Ce n'est pas dans le présent, c'est dans le passé qu'il puise cette consolation; ce qui doit tout autrement les convaincre. Les châtiments frappent beaucoup plus dans le présent, et les récompenses consolent mieux quand on les montre dans le passé. Telle est la conduite de la divine sagesse : ce n'est pas sur l'heure qu'elle accorde les biens promis, c'est après une longue attente. Elle agit ainsi, soit pour faire éclater la grandeur de sa puissance, soit pour nous inspirer la foi; ceux qui vivent dans la tribulation et qui ne reçoivent ni promesse ni récompense, ne se laisseront pas de la sorte abattre par les labeurs. Parmi tant de modèles qu'il peut choisir, c'est Abraham qu'il place sous leurs yeux, à cause de l'autorité de ce personnage, et de plus parce que c'est en lui surtout que l'effet s'est réalisé. A la fin de la lettre, il dira que tous les anciens sont morts sans recevoir l'effet des promesses, après les avoir seulement aperçues et saluées de loin, Dieu ne voulant pas qu'ils parvinssent sans nous à la perfection. «Quand Dieu fit sa promesse à Abraham, ne pouvant pas jurer par un être supérieur, il jura par lui-même, en disant : *Je te bénirai, oui, je te bénirai et je multiplierai ta race.* C'est ainsi que par une courageuse patience le juste acquit les biens promis.» Comment donc l'Apôtre affirme-t-il dans la suite que le Patriarche «ne reçoit pas l'effet des promesses,» (Heb 2,39) quand il déclare ici qu'il l'a reçu par sa courageuse patience ? Comment concilier des affirmations aussi contradictoires ? L'objet n'en est pas le même dans les deux cas; il propose une double consolation. Les promesses dont il s'agit ici, Abraham les vit s'accomplir longtemps après; mais non celles dont il s'agira plus tard. Voilà comment par sa patience il en obtint l'effet.

Remarquez à cette occasion que tout ne dépend pas de la promesse, et que la patience a sa large part dans le bien réalisé. Ce langage est de nature à faire trembler, en montrant que la pusillanimité fait souvent obstacle à la promesse. Il le prouve par l'exemple du peuple, qui n'obtint jamais les biens promis à cause de ses défaillances; et le contraire est manifesté par l'exemple d'Abraham. Sur le point de conclure, Paul ira plus loin; il montrera qu'il est des biens qu'on n'acquiert pas même par une longue patience, sans qu'on ait le droit de s'en affliger. «Les hommes jurent par quelqu'un de plus grand qu'eux; et toute controverse finit, toute vérité s'affirme par le jurement; mais Dieu ne pouvant pas jurer par un être supérieur à lui, jura par lui-même.» On le comprend. Qui donc s'engagea par serment envers le Patriarche ? était-ce le Fils ? – Non, répondez-vous. – D'où vient que vous le dites ? C'est éminemment lui; mais je n'insiste pas. Quand lui-même jure dans les mêmes termes : «En vérité, en vérité, je vous le dis,» n'est-ce pas également parce qu'il ne saurait jurer par un être supérieur à lui ? Comme le Père, le Fils jure aussi par lui-même : «En vérité, en vérité, je vous le dis.» L'Apôtre éveille le souvenir des serments si souvent employés par le Christ : «En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi, ne subira pas la mort éternelle.» (Jn 11,26)

Qu'est-ce à dire : «Toute controverse finit, toute vérité s'affirme par le jurement ?» Cela signifie que le doute est levé, que la lutte cesse, non sur un point ou sur un autre, mais sur tous les points. Le jurement ne serait pas toutefois nécessaire pour croire à la parole de Dieu. «C'est par surabondance que Dieu, voulant montrer aux héritiers de sa promesse l'immuable fermeté de ses desseins, a fait intervenir le jurement.» Maintenant il s'adresse de plus aux fidèles, en leur rappelant la promesse antique, parce qu'elle était faite pour tous. «Il a fait intervenir le jurement.» Nous voyons encore ici le Fils se portant comme intermédiaire entre les hommes et Dieu. «Deux choses inébranlables et dans lesquelles Dieu ne saurait mentir.» Quelles sont ces deux choses ? La promesse formelle, le jurement qui vient la corroborer. Comme c'est le jurement qui détermine le mieux la foi parmi les hommes, Dieu lui-même a voulu l'ajouter.

2. Il semble donc méconnaître sa propre dignité, ne s'occupant que du moyen de persuader les hommes; il souffre qu'on dise de lui des choses indignes de sa grandeur, dans le

but de dissiper tous les nuages. En ce qui concerne Abraham, on voit même qu'il faut tout attribuer à Dieu, et non à la patience de ce juste, puisqu'à la promesse s'ajoute le jurement, et que Dieu prend à témoin celui que les hommes prennent lui-même. Les hommes jurent par un être qui leur est supérieur; lui ne le pouvait pas, et cependant il a juré. Non, l'homme ne pouvait pas, comme Dieu, jurer par lui-même, n'étant pas son propre maître. Vous le voyez donc, ce n'est pas d'Abraham seul, c'est également de nous qu'il est ici question. «Attachons-nous à cette consolation dont le fondement est indestructible, nous qui courons vers la possession des biens qui nous ont été proposés.» Voilà de nouveau cette longue patience par laquelle le juste obtient l'effet de la promesse. C'est notre condition actuelle, nous déclare Paul, et non la simple conséquence de l'ancien jurement. Il montre aussi l'essence de cet acte, en disant qu'on jure par un être supérieur à soi. Mais, comme la nature humaine croit difficilement, Dieu fait par condescendance ce que nous faisons. Il jure donc à cause de nous, bien que nous l'outrageons en refusant de croire. Ainsi s'explique cette parole : «Il s'est instruit par les souffrances qu'il a voulu subir;» (Heb 5,8) car les hommes regardent surtout comme digne de foi ce qui repose sur l'expérience. Qu'est-ce à dire, «les biens qui nous sont proposés ?» Des choses passées nous concluons aux choses futures; si celles-là sont arrivées après tant d'années, nul doute que celles-ci n'arrivent de même. Ce qui s'est donc accompli en faveur d'Abraham nous est un garant de l'avenir.

«Nous avons cette espérance comme une ancre assurée de l'âme, s'avancant jusque dans l'intérieur du voile, où Jésus a le premier pénétré pour vous, étant devenu pontife pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech.» Tant que nous sommes en ce monde et que nous n'avons pas quitté la vie, nous demeurons, d'après la doctrine de Paul, sous le régime des promesses; mais par l'espérance nous habitons les cieux. Sachez attendre, nous dit-il, et cela ne manquera pas de se réaliser. Allant encore plus loin, il déclare que nous possédons déjà par l'espérance. Ce n'est pas nous qui sommes entrés, c'est elle-même, comme s'exprime Paul; ce qui est plus croyable et plus vrai. L'ancre suspendue au navire l'empêche d'être ballotté sur les flots, serait-il battu par des vents sans nombre; elle le tient immobile par son poids : ainsi fait l'espérance. Remarquez combien est exacte l'image qu'il a trouvée : il n'a pas dit fondement, ce qui n'eût pas été conforme à la vérité; il a dit ancre. Un objet flottant et qui paraît sans consistance est fixé par là sur les eaux comme il le serait sur la terre; il est secoué, mais sans l'être. A propos de ceux qui sont doués d'une grande solidité et d'une profonde sagesse, le Christ a dit avec raison qu'ils ont bâti leur maison sur la pierre. Paul représente ici d'une manière non moins naturelle ceux qui sont découragés et qui doivent être soutenus par l'espérance. Les ondes et les vents viennent assaillir la barque, et l'espérance la maintient contre ces assauts redoublés. Sans l'espérance il y a longtemps que nous aurions sombré, ce n'est pas seulement dans les choses spirituelles, c'est encore dans celles de la vie que vous reconnaitrez sa puissance; dans le négoce, l'agriculture, la milice, partout : si dès le principe nous ne l'avons pas devant les yeux, nous ne mettrons pas la main à l'œuvre.

Paul ne se borne pas à nommer l'ancre, il la veut forte et solide, afin de nous enseigner qu'elle est un point d'appui pour le salut. D'où ce qu'il ajoute : «Elle pénètre dans l'intérieur du voile;» ce qui signifie qu'elle va jusqu'aux cieux. Il exige ensuite la foi, pour que l'espérance ne soit pas seule, et se trouve établie dans la vérité. Après le jurement, il pose encore autre chose, la démonstration par les faits : «Jésus est entré le premier pour nous.» Le premier, le précurseur, comme porte le texte, suppose que quelqu'un vient après : c'est ainsi que Jean précède le Christ. Voilà pourquoi l'Apôtre ne se contente pas d'affirmer l'entrée de Jésus dans le ciel, mais déclare qu'il y pénètre comme notre précurseur; et de la sorte nous devons y parvenir à notre tour. Il n'existe pas une grande distance entre le précurseur et ceux qui le suivent; car autrement ce ne serait pas un précurseur. Ils doivent tous se trouver sur la même route, l'un marchant en avant, et les autres venant à sa suite. «Devenu pontife pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech.» C'est une autre consolation qui nous est offerte, que notre pontife soit ainsi supérieur à ceux des Juifs, non seulement par la forme, mais aussi par le lieu, le tabernacle, le testament et la personne. Encore une affirmation qui regarde l'humanité du Christ.

3. Il faut donc que ceux dont il est le pontife aient par là même une grande supériorité : autant le Christ l'emporte sur Aaron, autant nous devons l'emporter sur les Juifs. Plus haut est notre victime, plus haut le prêtre, plus haut l'immolation. N'offrons donc que des hosties dignes d'être présentées sur cet autel; plus de brebis ni de génisses, plus de sang ni de fumée : toutes ces choses sont abolies, un culte spirituel en a pris désormais la place. Qu'est-ce que ce culte spirituel ? Celui qui part de l'Âme, qui s'exerce par l'esprit. «Dieu est Esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité.» (Jn 4,24) Or, un tel culte n'a besoin

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

ni du corps, ni de certains instruments, ni d'un lieu déterminé; il se manifeste par la modération, la sagesse, la générosité, le courage dans les épreuves, la magnanimité, l'humanité. Ces sacrifices, on peut les voir figurés longtemps d'avance dans l'ancienne loi. «Sacrifiez à Dieu, disait David, un sacrifice de justice ... Je vous sacrifierai, disait-il aussi, un sacrifice de louange ... Le sacrifice de louange me glorifiera ... Un sacrifice à Dieu, c'est le cœur contrit.» (Ps 4,6; 115,17; 49,23; 50,19) Nous lisons encore : «Que réclame de vous le Seigneur, si ce n'est que vous l'écoutez ?» (Mich 6,8) «Les holocaustes offerts pour le péché ne vous ont plus été agréables. Alors j'ai dit : Me voici, je viens, ô Dieu, pour faire votre volonté.» (Ps 39,8-9) «Pourquoi m'offrez-vous de l'encens venu de Saba ?» (Jer 6,20) «Eloignez de moi le bruit de vos cantiques; je n'écouterai plus l'harmonie de vos instruments.» (Amos 5,23) Au lieu de tout cela, «Je veux la miséricorde, et non le sacrifice.» (Os 6,6)

Voyez-vous par quelles offrandes Dieu est apaisé ? dès l'origine les unes sont repoussées et les autres introduites. Présentons donc celles-ci. Les premières appartiennent à la richesse, et les secondes à la vertu; les unes sont extérieures, et les autres intérieures; qui que soit peut s'acquitter de celles-là, celles-ci ne sont présentées que par le petit nombre. Autant l'homme diffère de la brebis, autant diffèrent les deux sacrifices : dans le sacrifice spirituel, c'est votre âme elle-même que vous offrez. Il y a d'autres hosties, de véritables holocaustes, les corps des martyrs : ici l'âme et le corps sont saints, le corps exhale une suave odeur; vous pouvez vous aussi, si vous le voulez, offrir un semblable sacrifice. Qu'importe que votre corps ne soit pas consumé par le feu ? il vous est donné de le livrer à d'autres flammes, à celle de la pauvreté volontaire, à celle de la tribulation. Quand on aurait la facilité de vivre dans la mollesse et l'opulence, préférer une vie laborieuse et pénible, mortifier son corps, n'est-ce pas un holocauste ? Oui, mortifiez votre corps et crucifiez-le; c'est encore un moyen d'obtenir la couronne du martyr, Ce que le glaive opère ailleurs, la générosité de l'âme l'accomplit ici. Ne vous laissez pas consumer ou captiver par l'amour des richesses; que cette perverse cupidité soit plutôt consumée ou détruite par le feu divin, qu'elle soit tranchée par le glaive de l'Esprit. Voilà le plus beau des sacrifices; celui-là n'a pas besoin de passer par les mains du prêtre, on se suffit à soi-même pour l'offrir. Admirable sacrifice, encore une fois; il s'accomplit sur la terre, et monte aussitôt vers le ciel. N'admirons-nous pas ce feu qui descendait jadis et qui dévorait toute chose ? Il peut arriver de même aujourd'hui qu'un feu plus étonnant que celui-là descende, et consume tout ce que nous aurons mis sur l'autel; ou mieux, loin de le détruire, le transporte dans les cieux; il ne réduit pas les dons en cendre, il les place devant le Seigneur.

Telles étaient les oblations du centurion Corneille : «Vos prières et vos aumônes, lui fut-il dit, sont montées comme un précieux souvenir en présence de Dieu.» (Ac 10,4) Voyez-vous ce rapprochement admirable ? nous sommes écoutés quand nous écoutons nous-mêmes les pauvres qui nous prient. «Celui qui se ferme les oreilles, est-il écrit, pour ne point entendre le pauvre, Dieu n'écouterà pas non plus ses supplications.» (Pro 21,13) «Heureux celui qui comprend le mystère de l'indigent et du pauvre; au jour de la tribulation le Seigneur le délivrera.» (Ps 40,2) Or, le vrai jour de la tribulation, c'est le jour qui sera tel pour les pécheurs. Que veut dire ici comprendre ? Savoir ce que c'est que le pauvre, se pénétrer de sa douleur; quand on la comprend de la sorte, on ne peut manquer d'en avoir pitié. Dès que vous apercevez un pauvre, ne passez pas à côté, mais songez à ce que vous seriez si vous étiez à sa place : que ne voudriez-vous pas que chacun fit pour vous ? «Qui comprend ...» Réfléchissez encore, il est né libre comme vous, il hérite de la même noblesse, il possède tous les biens communs à l'homme ainsi que vous; et souvent vous ne le traitez pas même à l'égal de vos chiens, cet être qui vous est en tout semblable : vous les rassasiez, tandis qu'il va fréquemment dormir avec l'estomac vide; quoique libre, il est moins honoré que vos esclaves. – Mais eux, me direz-vous, nous rendent d'utiles services. – Et lesquels dites-moi ? c'est que sans doute ils vous servent bien ? Et que répondrez-vous, si je vous montre que cet homme vous rend des services tout autrement utiles ? Il sera votre avocat au jour du jugement, il vous sauvera des flammes éternelles. Tous vos serviteurs feront-ils jamais pour vous rien de pareil ? Quand Tabithe fut morte, qui la ressuscita ? Les serviteurs qui l'entouraient, ou bien les pauvres ? Et vous vous garderiez bien de comparer un homme libre à des esclaves.

Le froid sévit, et le pauvre git à terre, n'ayant que de misérables haillons, exténué, mourant; ses dents claquent; sa vue seule et son extérieur sont capables d'attendrir; et vous, réchauffé par les vêtements et la boisson, vous passez outre : comment voulez-vous que Dieu vous délivre quand vous serez dans le malheur ? Souvent vous dites encore : Si je venais à rencontrer un criminel, quel que fût le nombre de ses crimes, je lui pardonnerais; et Dieu ne pardonnerait pas ? – Ne tenez pas ce langage; car vous dédaignez un homme qui n'a rien à se

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

reprocher envers vous, alors que vous pourriez lui venir en aide. Si vous n'en faites aucun cas, Dieu vous pardonnera-t-il, après que vous l'avez outragé lui-même ? Est-ce qu'une semblable conduite ne mérite pas l'enfer ? Vous étonneriez-vous de cette sentence ? Un corps plusieurs fois mort, insensible à tout, aux honneurs comme aux mépris, vous le couvrez de vêtements d'or, de mille ornements divers; et celui qui souffre et qui gémit, celui que déchire la torture, celui que consume la faim et le froid, vous ne daignez pas même le regarder, et vous faites plus pour la vaine gloire que pour la crainte de Dieu ! Si même vous n'alliez pas plus loin; mais non, vous accusez aussitôt celui qui vient à vous. Pourquoi ne travaille-t-il pas ? Ne manquez-vous pas de dire : Pourquoi nourrir un paresseux ? – Et vous-même, je vous prie, est-ce par votre travail que vous avez acquis ce que vous possédez, et ne l'avez-vous pas reçu par héritage ? Serait-ce même par votre travail, cela vous donne-t-il le droit d'insulter les autres ? Ecoutez le langage de Paul. Il a dit sans doute : «Que celui qui ne travaille pas ne mange pas non plus;» mais il a dit aussi : «Pour vous, ne ne vous laissez pas de faire le bien.» (II Th 3,10-13)

4. Ce mendiant est un imposteur, direz-vous peut-être. – Quelle parole, pour un peu de pain, pour un vêtement, vous osez, ô homme, le traiter d'imposteur ! – Il vend immédiatement ce qu'on lui donne, ajouterez-vous. Vous administrez donc d'une manière irréprochable tout ce que vous avez ! Eh quoi, tous sont-ils pauvres à cause de leur paresse ? aucun ne l'est-il par suite d'un naufrage, d'un procès, d'un vol, d'une périlleuse circonstance, d'une longue maladie, d'une autre cause quelconque ? Qu'arrive-t-il cependant ? A peine entendons-nous quelqu'un se lamentant sur de telles infortunes, poussant des cris plaintifs, levant les yeux au ciel, laissant croître ses cheveux, couvert de haillons, nous n'avons rien de plus pressé que de le traiter de menteur et de comédien. N'avez-vous pas honte ? à qui donc adressez-vous ces cruels reproches ? Ne donnez rien, si vous vous voulez, mais n'accusez pas de la sorte. – Il n'est pas dans le dénûment, ajouterez-vous, il le simule. – Cette accusation tombe sur vous, et non sur lui; il sait qu'il est en face d'êtres impitoyables, qu'il a devant lui des bêtes féroces plutôt que des hommes, qu'il ne pourrait en attendrir aucun avec les prières mêmes les plus touchantes; c'est pour cela qu'il en est réduit à se présenter dans ce misérable appareil, afin d'ébranler votre âme. Si quelqu'un s'offre à nous sous des dehors honorables, c'est encore un imposteur, dira-t-on, il se présente ainsi pour faire croire qu'il est de noble extraction. Un extérieur tout opposé ne l'eût pas mis à l'abri du blâme. Que faire alors ? Quelle barbarie, quelle insensibilité ! – Pourquoi montrer, demanderez-vous encore, des membres mutilés ? – Vous en êtes la cause; si nous étions miséricordieux, ils n'auraient pas besoin de semblables artifices; s'ils nous persuadaient au premier abord, ils n'auraient rien imaginé de pareil. Quel est l'homme assez misérable pour élever de telles clameurs, pour vouloir se déshonorer ainsi lui-même, pour gémir en public avec sa femme dénuée de tout, pour se couvrir de cendre avec ses enfants ? Il n'est pas de pauvreté comparable. Et c'est là précisément ce qui nous rend insensibles, et nous fait de plus les accuser.

Osons-nous bien ensuite murmurer contre Dieu de ce qu'il n'exauce pas nos prières, trouver mauvais qu'il ne nous écoute pas ? Comment ne sommes-nous pas saisis de frayeur, mes bien-aimés ? – Mais j'ai souvent donné. – Et vous, n'êtes-vous pas sans cesse dans la nécessité de manger ? repoussez-vous vos enfants renouvelant sans cesse les mêmes demandes ? Quelle n'est pas votre impudence ? et c'est le pauvre que vous appelez impudent ! Vous n'êtes pas impudent, vous, quand vous dérobez : le pauvre l'est quand il vous demande un peu de pain sous le coup de la nécessité ! Ne savez-vous pas combien la nourriture est nécessaire ? ne faites-vous pas tout dans le but d'y pourvoir ? n'est-ce pas pour cela que vous négligez vos intérêts spirituels ? Le ciel et le royaume du ciel vous sont proposés; et vous, maitrisé par ces appétits tyranniques, vous supportez tout pour les satisfaire, vous ne savez pas les dédaigner. Voilà l'impudence. N'apercevez-vous donc pas ces pauvres vieillards perclus ? Ô frénésie ! – Un tel, insistez-vous, place tant d'argent à usure, tel autre tant; et il mendie. – Vous allez redisant de puérides fables, des choses dénuées de sens; ce sont là les contes que les petits enfants apprennent de leur nourrice. Pour moi, je ne saurais le croire, je ne le crois pas, cela n'est pas possible. Cet homme fait l'usure, et riche il mendie ? Pour quelle raison, dites-moi ? Quoi de plus honteux; que de mendier ? la mort n'est-elle pas préférable ? Jusques à quand montrerons-nous cette inhumanité ? Du reste, sont-ils tous des usuriers, tous des imposteurs ? n'existe-t-il aucun pauvre ? – Il en existe assurément, et beaucoup. – Pourquoi dès lors ne venez-vous pas en aide à ceux-là, vous qui scrutez si bien le secret de leur vie ? Vains prétextas, trompeuse excuse ! «Donnez à quiconque tend la main; ne détournez pas les yeux de celui qui vous emprunte,» soyez généreux, ne vous renfermez pas en vous-mêmes.

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

Nous n'avons pas mission d'examiner la conduite des autres; car alors nous n'aurions jamais pitié de personne. Pourquoi, lorsque vous adressez à Dieu votre prière, lui dites-vous : Ne vous souvenez pas de mes iniquités ? Ainsi donc, ce pauvre serait-il un grand criminel, raisonnez de la même manière, et n'éveillez pas le souvenir de ses crimes. C'est le moment de la philanthropie, et non celui d'un examen rigide; il s'agit de faire miséricorde, et non de raisonner. Il demande à vivre; donnez-lui, si c'est votre intention; renvoyez-le, si vous ne voulez pas donner, sans discuter les causes de sa misère et de son infortune. Quel droit avez-vous, n'exerçant pas vous-même la miséricorde, d'en détourner ceux qui voudraient l'exercer ? Lorsqu'on vous entend dire, en effet, que tel pauvre est un trompeur, tel autre un hypocrite, tel autre encore un usurier, on ne donnera rien, on les repoussera tous sans distinction, parce qu'on les soupçonnera tous d'être ce que vous dites. Vous n'ignorez pas que le mal est facilement cru, et qu'il n'en est pas de même du bien. Soyons miséricordieux, non d'une manière quelconque, mais en imitant notre Père céleste, lui qui nourrit les adultères, les fornicateurs, les magiciens, les hommes infectés de tous les vices, en un mot. Il y en a nécessairement beaucoup de pareils dans ce vaste monde; et cependant il donne à tous la nourriture et le vêtement; il n'en est guère qui meurent de faim, à moins que ce ne soit par leur faute. Voilà comment nous devons être miséricordieux. Secourez votre frère quand il est dans l'indigence et la nécessité. Aujourd'hui nous en sommes venus à ce point de démesure que nous agissons de la même façon envers les hommes qui vivent dans la solitude et les mendiants qui circulent dans nos rues : à nous entendre, chacun d'eux est un imposteur. Je ne tenais pas d'abord ce langage; car, si nous donnions à tous indistinctement, nous pratiquerions toujours la miséricorde; tandis qu'en nous livrant à des recherches indiscretes, nous ne la pratiquerons jamais.

Quoi, cet homme se rend coupable d'imposture pour obtenir un peu de pain ? S'il demandait des talents d'or et d'argent, des habits précieux ou des esclaves, un objet de luxe, vous auriez quelque raison de l'appeler imposteur; mais, comme il n'aspire à rien de semblable, comme il se borne à demander le vivre et le couvert, ce dont la philosophie se contente, est-ce bien le cas de le traiter d'imposteur ? Suspendons ces recherches indiscretes, sataniques et funestes. Si quelqu'un vous dit qu'il figure dans les rangs du clergé, s'arroge le divin caractère, examinez, à la bonne heure, vérifiez cette affirmation; car ce ne serait pas sans danger que vous entreriez en communion avec lui, et le danger menace ici vos plus graves intérêts : s'il demande simplement la nourriture, n'examinez rien; car vous recevez plutôt que vous ne donnez. Considérez avec toute l'attention dont vous serez capable comment Abraham exerçait l'hospitalité envers quiconque se présentait. S'il se fût montré curieux et difficile dans de telles occasions, jamais il n'aurait eu les anges pour hôtes; apparemment il ne les aurait pas reconnus, et par là même il les eût repoussés avec les autres. Les recevant tous indistinctement, il reçut aussi les anges. Est-ce bien d'après la vie de ceux à qui vous donnez que Dieu vous accorde la récompense ? C'est d'après vos intentions, votre libéralité, la grandeur de votre amour pour vos semblables. Ayez la charité, et vous obtiendrez tous les biens. Puisse-tous les avoir en partage, par la grâce et la bonté de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au Saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.